David Bouvier, *Le sceptre et la lyre. L'Iliade ou les héros de la mémoire*

Grenoble : Éditions Jérôme Millon, 2002, 24 cm, 512 p. (« Horos »), 38 €

Annie Schnapp-Gourbeillon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/4194>

DOI : 10.4000/rhr.4194

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2005

Pagination : 365-368

ISBN : 2200-92086-5

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Annie Schnapp-Gourbeillon, « David Bouvier, *Le sceptre et la lyre. L'Iliade ou les héros de la mémoire* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2005, mis en ligne le 20 janvier 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/4194> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.4194>

L'A. est pourtant un formidable érudit, et il reste vrai que l'ouvrage fourmille d'indications, entre lesquelles il faut malheureusement faire le tri, pour les raisons qu'on a dites. S'il est vrai (p. 168) que des peuples de l'ouest du Caucase ont appelé les Tcherkesses d'un nom (v. arm. *Gašk'*, v. géorg. *Kašag/k*) qui rappelle celui des éternels ennemis des Hittites, les *Gasga*, situés au nord de leur empire, et qui ont peut-être détruit celui-ci, on a peut-être là l'identification de ces *Gasga*, car il est plausible qu'Arméniens et Géorgiens aient gardé la même appellation pour le même peuple, s'il a toujours été leur voisin, ne faisant que passer du sud-est au nord de leurs pays.

La bibliographie, très riche, est essentiellement arménienne et russe. Indice significatif : presque tous les titres en français (ils sont peu nombreux) comportent une ou plusieurs fautes (du type « F. Vian 1960 Le myth de Typhéé et le peroblème de ses origines orientales »).

À mon avis, la question de l'origine des héros arméniens ne peut être résolue par un tel ouvrage. Le travail reste à faire.

Bernard SERGENT,

Centre national de la Recherche scientifique.

David BOUVIER, *Le sceptre et la lyre. L'Iliade ou les héros de la mémoire*, Grenoble : Éditions Jérôme Millon, 2002, 24 cm, 512 p. (« Horos »), 38 €.

Est-il encore possible de proposer une lecture nouvelle de l'*Iliade* ? D. Bouvier n'en doute pas un instant, qui nous livre un imposant travail de plus de cinq cents pages, essentiellement consacré au plus ancien des poèmes homériques. L'ouvrage s'ouvre, non pas sur Achille, mais sur Hector et sa hantise d'être oublié par « les hommes de demain ». Indifférent au jugement des dieux comme à son salut personnel, Hector veut bien mourir, mais pour être chanté. C'est, pour D. Bouvier, « une des plus fortes légitimations que la littérature poétique pourra jamais se donner » (p. 64). Mais le « *kleos* » du héros n'est pas une fin en soi, et certainement pas sa mort au combat ; l'auteur prend soin de nous rappeler l'épisode de la rencontre entre Achille et Ulysse dans l'*Hadès*, où le héros de l'*Iliade* révèle qu'il préférerait la condition d'un ouvrier agricole vivant à celle de prince du royaume des morts. La société dans son entier est impliquée dans la gloire ou la honte d'un seul, et le « *kleos* » possède une dimension collective qui se présente à la fois comme un lien entre les générations et une forme d'obligation réciproque. Hector se préoccupe plus de sa lignée que de son propre sort, mais la mort annoncée de son fils ne bouleverse pas le sens du chant poétique : c'est à l'ensemble de la communauté que ce dernier s'adresse, et pas seulement aux descendants directs du héros.

La démarche de D. Bouvier le conduit alors à scruter avec une particulière acuité la langue des poèmes, afin de déterminer si elle correspond à l'ambition énoncée par Hector. Son intention est de replacer les poèmes dans « un certain contexte historique et social » (p. 135), pour dépasser le « partage trop tranché entre homéristes littéraires et historiens ». Voilà qui se présente bien, pour qui connaît le fossé qui sépare les études purement philologiques du travail des historiens et archéologues. Il est peu de domaines où la dichotomie des disciplines soit aussi affirmée. Toutefois il est permis de douter que D. Bouvier parvienne à ce résultat, comme on va le voir.

La partie proprement linguistique de l'ouvrage, l'« invention d'une langue de la mémoire », développe une intéressante analyse. D. Bouvier remet partiellement en cause les définitions traditionnelles de la formule métrique et de l'hexamètre. Après un long exposé sur l'historique de la question homérique, qui passe par une revue des commentateurs anciens aussi bien que par la linguistique de Saussure ou de Martinet, et qui a l'avantage de présenter extensivement les données du problème en français à l'usage des étudiants et lecteurs non anglophones, il insiste sur une idée déjà formulée par d'autres, comme récemment R. Janko (« The Homeric Poems as Oral-Dictated Texts », *Classical Quarterly*, XLVIII, 1998, 1, p. 1-13) selon laquelle la formule n'est pas, comme on l'écrit souvent, une aide à la mémorisation. Mais surtout, au terme d'une savante démonstration philologique, il aboutit à une nouvelle définition de l'hexamètre, qui, loin de constituer un carcan, un frein à l'imagination poétique comme beaucoup l'ont cru, un instrument mal adapté à la langue grecque au point que certains comme G. Glotz postulaient une origine étrangère (minoenne en l'occurrence), se révèle au contraire être un instrument de souplesse et de fluidité. L'aède ne joue pas plus sur un stock de formules toutes faites que sur un rythme poétique figé qui le contraindrait aux répétitions sans fin. Homère dans l'Iliade possède un vocabulaire trois fois plus riche que son imitateur Quintus de Smyrne, qui refuse sciemment l'usage de la formule.

La langue, donc, correspond bien au désir de survie poétique exprimé par Hector. D. Bouvier poursuit son enquête avec un troisième long chapitre, en étudiant l'« ordre du sceptre », c'est-à-dire le rapport entre le héros et la loi, qui réexamine les rapports entre délibération et pouvoir, *thémis* et *dikè*, dons, compensation et mariage dans l'Iliade. C'est là un sujet fort rebattu, d'autant que l'auteur fournit un historique de la question de G. Glotz à L. Gernet en passant par A. D. W. Adkins et E. Cantarella. Il est surprenant de constater à ce propos que ni les travaux de F. Ruzé sur la délibération et l'assemblée, ni ceux d'E. Scheid-Tissinier sur le vocabulaire du don ne sont cités, ni même mentionnés dans la bibliographie de fin de volume.

L'« ordre de la lyre » constitue une suite logique, puisque D. Bouvier note justement qu'Achille est le seul héros « qui tienne, tour à tour, et le sceptre et la lyre » (p. 313), lyre qu'il refuse de lâcher lorsque se présente

chez lui l'ambassade qui tente de fléchir son refus de participer à la guerre. La médiation du sceptre ayant échoué, que peut apporter de plus le chant poétique ? Suit une réflexion sur la geste des ancêtres et le statut du mariage qui conclut à la contestation par Achille de la tradition de la mémoire, à l'inverse d'Hector qui pense avant tout aux générations futures. Avec Achille, qui refuse de s'inscrire dans un temps humain, celui de la succession des générations, l'échec de la tradition paraît maintenant patent. D'où l'idée qu'un seul homme pourrait éventuellement rétablir l'ordre des choses, Patrocle, dont le nom en lui-même indique le programme poétique. Le chapitre suivant « Patrocle ou la mémoire de l'*Iliade* », va en effet questionner l'étymologie du nom de Patrocle et mettre le poème en relation avec d'autres productions de la tradition orale, telles l'*Ethiopide* ou la *Mnemonide*. Patrocle apparaît alors comme un double d'Antiloque, fils de Nestor, ce modèle de piété filiale, un double qui connaîtrait au final un destin similaire, mais qu'Homère aurait choisi de pousser au premier plan pour mettre Achille en face de ses responsabilités, lui faire réintégrer un temps épique auquel il a choisi, dans sa colère, de ne plus participer. « Patrocle, écrit D. Bouvier, confronte Achille à sa responsabilité de héros, tenu de laisser, derrière lui, une histoire modèle qui puisse être « utile » à l'homme de demain » (p. 412).

Patrocle réussit-il dans son entreprise ? L'*Iliade*, après tout, chante surtout l'inhumanité d'Achille, au sens où il refuse radicalement de respecter les normes de la communauté héroïque. Et l'auteur de s'interroger : pourquoi le poème ne s'arrête-t-il pas au chant XIX, qui marque le retour d'Achille dans la société des hommes, la fin de sa colère, puisque Agamemnon, grâce à l'intervention d'Ulysse, fait amende honorable devant l'assemblée et les dieux, et que la *timè* du héros est pleinement restaurée ? Juridiquement le problème ne se pose plus, justice est rendue. Pourtant le doute est entretenu par Homère jusqu'au chant XXIV ; même si Achille s'est conformé aux normes humaines avec l'organisation des funérailles et des Jeux, il s'acharne encore à outrager un cadavre, il nie, selon D. Bouvier, « la rupture que représente la mort » (p. 427), il défie les dieux qui devront se résigner à intervenir. Et Priam, vieillard affligé, pourrait avoir le mot de la fin, qui arrache des pleurs au héros en invoquant la mémoire des ancêtres, en rétablissant la chaîne des générations. Toutefois la lignée de Priam s'achève aussi bien que celle d'Achille, qui regarde en arrière et oublie son propre fils ; le fil est rompu et la mémoire devient « moins un pari sur le futur qu'un outil pour réinventer le passé » (p. 434).

C'est dans sa conclusion que D. Bouvier tente de rattraper l'histoire, d'accrocher son analyse à ce moment spécifique qui fait des poèmes homériques les premiers témoins de la littérature universelle, et non les rescapés improbables des siècles de compositions orales qui les ont précédés. Si l'*Iliade* exprime l'inquiétude d'une tradition ancestrale brutalement confrontée à une mutation de la société, comment analyser celle-ci ? D. Bouvier tente alors de faire le point sur l'actualité du « fameux dossier

de la question homérique » (p. 437) et bute bien évidemment sur le problème de l'écriture des poèmes. Il se passe alors un phénomène curieux : alors que toute son argumentation tend à prouver l'évidence d'une composition construite, intentionnelle, de l'*Iliade*, bien différente du matériau oral séculaire qui lui sert de vivier, alors que la majorité des philologues eux-mêmes, depuis le travail pionnier d'Adam Parry (« Have we Homer's *Iliad* ? », *Homer : Tradition und Neuerung*, J. Latacz éd., Darmstadt, 1966, p. 428-466), se déclarent en faveur d'une mise par écrit contemporaine, ou du moins très proche dans le temps de la composition tant il se révèle impossible de concevoir autrement une transmission sur le long terme d'un ouvrage d'une telle cohérence, que certains chercheurs n'hésitent pas à postuler une rédaction des poèmes au IX^e siècle, voire encore plus tôt, comme par exemple I. Malkin (*The Returns of Odysseus*, University of California Press, Londres/Los Angeles, 1998, p. 259-273), il revient soudain à la théorie de la mise par écrit au temps de Pisistrate, par un tâcheron inconnu, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle manque totalement d'arguments historiques. Sa vision de la période repose en effet sur une information vieillie, incomplète, qui laisse de côté la stimulante discussion historique de ces dernières années aussi bien que le renouvellement des données archéologiques. Pourquoi, par exemple, mentionner le pâle ouvrage de K. Fagerström (*Greek Geometric Architecture*, Göteborg, 1988) et ignorer la superbe synthèse de A. Mazarakis-Ainian (*From Ruler's Dwellings to Temples*, Jonsersed, 1997) ?

De façon générale, la bibliographie, assez fournie jusqu'à la fin des années 1970, surtout, bien sûr, dans le champ littéraire, s'éclaircit singulièrement par la suite. Même dans le domaine proprement philologique, les lacunes sont regrettables, telle celle qui concerne B. Leiden (« The placement of book divisions in the *Iliad* », *JHS*, 118, 1998, p. 68-81) qui mériterait au moins une discussion ici, ou les articles les plus récents de R. Janko. Rien non plus sur les travaux de H. Van Wees, D. W. Tandy, J. Whitley, K. Raafaub, K. Holkeskamp, etc., en bref les nombreuses études récentes qui changent sensiblement la configuration historique du contexte épique.

Pour en terminer avec la critique, disons que le livre est touffu, parfois confus, écrit sans grâce (ah ! le foisonnement des « il convient de », « il importe que »...) et certains développements laissent dubitatifs. Il ne m'a pas semblé que le détour par la Bible ou le néoplatonisme, par exemple, apporte beaucoup à la démonstration. Le texte aurait certainement dû être élagué avant publication pour le rendre plus synthétique et plus explicite. Tel qu'il est, toutefois, il procure une utile réflexion sur le rôle de la mémoire et la fonction du chant de l'aède et il a le grand mérite de mettre en lumière de façon originale la singularité de l'*Iliade*, la hardiesse de son projet poétique et la force de son message.

Annie SCHNAPP-GOURBEILLON,
Université de Paris VIII.